

*Catherine Millet*  
**Aimer Lawrence**

A close-up portrait of Catherine Millet, a woman with short dark hair and bangs, wearing a bright yellow top. She is looking slightly to the left of the camera with a gentle expression.

Catherine M.  
rencontre  
Lady Chatterley

Flammarion

# Aimer Lawrence

Catherine  
Millet



Il fallait bien qu'un jour je croise la route de Lady Chatterley. J'ai fait mieux, je suis tombée amoureuse de celui qui l'imagina, D. H. Lawrence, à cause de sa figure de mauvais coucheur, à cause de l'extraordinaire sensibilité de son « écriture androgyne » dont parlait Anaïs Nin.

Pendant deux ans, je n'ai pas quitté cet amateur des grands espaces qui, lorsqu'il écrivait, ne s'est jamais encombré des barrières du surmoi. J'ai voulu faire redécouvrir cet auteur célèbre qui n'est plus assez lu, contemporain des suffragettes, et qui vécut entouré de femmes libres. Il avait compris qu'au vortex de leur émancipation et de leurs revendications se trouvait le plein accomplissement de leur jouissance sexuelle.

*Catherine Millet est l'auteur entre autres de La Vie sexuelle de Catherine M., Jour de souffrance et Une enfance de rêve. Elle dirige la revue artpress et écrit sur l'art contemporain.*

Flammarion

Aimer Lawrence

## DU MÊME AUTEUR

- Bernard Dufour, L'œil du désir*, La Différence, 2015.  
*Une enfance de rêve*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.  
*D'Art press à Catherine M. Entretiens avec Richard Leydier*,  
Gallimard, 2011.  
*Le corps exposé*, Éditions Cécile Defaut, 2011.  
*Jour de souffrance*, Flammarion, 2008 ; Points, 2009.  
*Dalí et moi*, Gallimard, 2005.  
*Riquet à la houppe, Millet à la loupe*, Stock, 2003 ; Livre de  
poche, 2005.  
*La Vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, 2001 ; nouvelle édition,  
2014 ; Points, 2002, 2009.  
*François Arnal : monographie de l'œuvre*, Cercle d'art, 1998.  
*L'Art contemporain*, Flammarion, 1997 ; nouvelle édition,  
*L'Art contemporain : histoire et géographie*, Champs Flam-  
marion, 2006, 2009.  
*Le critique d'art s'expose*, J. Chambon, 1995.  
*De l'objet à l'œuvre, les espaces utopiques de l'art*, art press,  
1994.  
*Roger Tallon, designer*, Éditions du centre Pompidou, 1993.  
*Conversations avec Denise René*, Adam Biro, 1991, 2001.  
*L'Art contemporain en France*, Flammarion, 1987 ; réédition  
augmentée, 2005 ; nouvelle édition, Champs Flammarion,  
2015.  
*Yves Klein*, art press-Flammarion, 1983 ; art press, 2006.  
*Textes sur l'art conceptuel*, Daniel Templon, 1972.

Catherine Millet

Aimer Lawrence

Flammarion

© Flammarion, 2017.  
ISBN : 978-2-0813-7263-4

*We are the foam and the foreshore*<sup>1</sup>...  
(Nous sommes l'écume et la laisse de mer...)

D. H. Lawrence  
*Le lion et la licorne se disputaient la couronne, 1915*

---

1. « *We are the foam and the foreshore, that which, between the oceans, is not, but that which supersedes the oceans in utter reality, and gleams in absolute Eternity.* »



L'héroïne du *Serpent à plumes*, avant-dernier roman de D. H. Lawrence, se nomme Kate. Au début de ce récit de quelque cinq cents pages, Kate, qui doit bientôt décider de rentrer chez elle en Irlande ou bien de prolonger son voyage, flâne dans la ville de Mexico. Elle traverse « la grande *plaza* sans ombre devant la cathédrale », regarde « les objets à vendre étalés sur le trottoir : les petits jouets, les gourdes peinturlurées, couvertes d'une sorte de laque brillante, les *novedades* importées d'Allemagne, les fruits, les fleurs. Et, accroupis devant leurs marchandises, les indigènes : des hommes solides, silencieux et beaux, qui levaient vers vous leurs yeux noirs, sans pupilles [...]. L'homme qui dressait son étalage d'oranges et, d'un coup de chiffon, les essuyait avec tant de soin et presque de tendresse avant de les empiler en petites pyramides de couleur vive, bien alignées et

exquises. [...] Et en même temps, les vêtements sales, les peaux non lavées, et l'éclat particulièrement creux, à la fois redoutable et attrayant, des yeux noirs ».

Écrit entre 1923 et 1925, *Le Serpent à plumes* parut en 1926, l'année où Lawrence commençait à rédiger ce qui deviendrait *L'Amant de Lady Chatterley*. C'est le deuxième roman de Lawrence que j'ai lu, ou plutôt le quatrième. Auparavant, j'avais enchaîné les trois versions différentes de *Lady Chatterley*<sup>1</sup> pour les besoins d'un article qu'on m'avait demandé, destiné à un dictionnaire des personnages de roman. L'éditeur avait bien sûr pensé que l'auteur de *La Vie sexuelle de Catherine M.* était tout indiquée pour le sujet. En fait, je ne connaissais rien de Lawrence et je n'avais accepté ce travail que parce que j'y trouvais l'opportunité de lire enfin un roman si fameux.

Comme il arrive souvent dans les histoires d'amour, je n'aimai d'abord pas. Je prétextais d'un style qui n'était pas mon genre, désordonné,

---

1. Dans l'ordre chronologique de leur écriture : *The First Lady Chatterley's Lover*, *John Thomas and Lady Jane*, *Lady Chatterley's Lover*. Lawrence édita cette dernière version, la seule de son vivant, à compte d'auteur, en 1928, à Florence. Les trois versions sont traduites en français : *Constance Chatterley*. La première version de « *Lady Chatterley* », *Lady Chatterley et l'Homme des bois*, *L'Amant de Lady Chatterley*.

répétitif, comme cela a été beaucoup reproché à l'auteur. Il est bien possible que la vraie raison ait été que je voulais me dérober à une question trop évidente : qu'est-ce que Catherine M. avait à dire de Constance Chatterley ? On n'aime pas répondre aux évidences, surtout lorsqu'un point infime de l'inconscient a déjà été touché et que l'on commence à se défendre parce que l'évidence pourrait bien ouvrir une porte sur un chemin très long et dont le terme est loin, plongé dans le noir. Je n'avais, comme on dit, *encore rien lu* d'une des œuvres les plus profuses qui soit et, bizarrement, je différerais le moment d'y pénétrer en la contournant par la lecture de plusieurs des innombrables exégèses qu'elle a suscitées (Anthony Burgess, Anaïs Nin, Henry Miller). Enfin, j'ouvris *Le Serpent à plumes*. Les premières pages disent la détestation de Kate pour Mexico, « une ville de chiens ». Or, il se trouve que j'aime beaucoup, vraiment beaucoup, Mexico.

Lorsqu'on s'en approche en avion, on voit que la mégapole a gardé quelque chose de la ville insulaire qu'elle était au temps des Aztèques. Elle est à une portée de taxi des pyramides du Soleil et de la Lune de Teotihuacán, et elle est excavée en son cœur par le quadrilatère du Zócalo (c'est-à-dire la *Plaza de la Constitución*, là où se promène Kate, et dont *Zócalo* est le nom populaire), avec

ce mât au centre, planté comme un javelot, qui en fait un immense cadran solaire<sup>1</sup>. Mexico est une gigantesque peau rugueuse et froissée, pressée entre deux vides cosmiques. J'y ai fait plusieurs courts séjours, pendant lesquels, deux ou trois fois, je m'assurai les services d'un chauffeur de taxi pour des excursions d'une journée ; à une autre occasion, ce fut le diffuseur qui m'invitait qui mit une voiture et un chauffeur à ma disposition pendant tout le temps de ma visite. Ces hommes étaient des compagnons d'une très grande gentillesse, qui s'amusaient avec moi de notre baragouinage commun. Ils étaient plus soignés que les marchands rencontrés par Kate, et celui qui m'accompagna plusieurs jours et m'offrit au moment de mon départ, avec une désarmante réserve dans son geste, la grosse bague érotique qu'il portait au doigt, avait les yeux clairs.

Malgré ses réticences, et même un certain dégoût au début, Kate se sépare de ses deux amis

---

1. *Zócalo* est le nom espagnol communément donné aux grand-places. Il signifie « socle », ce qui est paradoxal s'agissant de Mexico qui, construite sur des marécages, comme on sait, s'enfonce au point qu'il a été nécessaire, par exemple, de redresser et même de faire légèrement pivoter la gigantesque cathédrale.

américains, snobs et efféminés. Ils rentrent dans leur pays, elle se laisse absorber par le grand Mexique et s'installe au bord d'un lac, « vaste étendue lymphatique d'eau, comme une mer, qui miroitait à l'infini, jusqu'aux montagnes de néant substantiel ». Elle se lie avec deux Mexicains avec qui elle a « le sentiment de se trouver en présence d'hommes qui étaient de vrais hommes ». Les deux, Don Ramón et Cipriano – ce dernier est indien –, conduisent une révolution qui a pour but de restaurer l'antique religion dont ils se disent les dieux vivants. Kate accepte d'épouser Cipriano au cours d'une cérémonie sous une pluie drue, bénie par Ramón. Couleur locale des *serapes* et des *rebozos*, hymnes interminables à Quetzalcóatl, sacrifice humain, ce serait kitsch si la recette était relevée de *chile* romantique, ce qui n'est absolument pas le cas. Jusqu'à la fin, Kate ne se départ jamais de son scepticisme et Cipriano, qui l'observe, s'éloigne quand le sujet de discussion devient grave, parce que « la conversation peut être une source d'irritation ». Ils ne cèdent rien l'un à l'autre, conservent chacun leur complète liberté. Comme si l'expérience d'un vaste espace et du réveil d'un temps très ancien les enveloppait, les comblait, les gardait de chercher idéalement la fusion de leurs êtres. Ce récit excessif alimenta en moi certaines inclinations, réveilla des souvenirs

et des fantasmes divers et paradoxaux : l'attraction qu'exercent sur ma personne les espaces ouverts, des émotions profondes éprouvées lors de relations extrêmement éphémères, sexuelles ou pas, des fantasmes nourris quelquefois à l'égard d'hommes austères, sinon puritains.

Ce dernier trait, certainement, eut pour effet que je tombai amoureuse de Lawrence, car celui en qui on a vu l'un des pères de la révolution sexuelle était un « puritain scandaleux », comme le dit le titre d'une des biographies qui lui ont été consacrées<sup>1</sup>. Je n'ai aucun scrupule à le reconnaître, persuadée que, lorsqu'on s'attache fermement à l'étude d'une œuvre, que l'on s'embarque pour un long moment de vie avec elle, parce que de toute façon elle s'est saisie de nous, l'intérêt intellectuel engage une sorte d'attirance sexuelle ; je l'ai éprouvé à plusieurs reprises. Que l'auteur de l'œuvre soit mort ou vivant ne change rien. On ne tombe jamais amoureux que d'images (pour l'amour véritable, c'est une autre affaire).

J'ai maintenant, depuis de longs mois, sur l'écran d'accueil de mon ordinateur, un des portraits de Lawrence réalisés par le photographe Nickolas Muray (Muray qui, soit dit en passant,

---

1. Daniel Gillès, *D. H. Lawrence ou le puritain scandaleux*, René Julliard, 1964.

fut l'amant d'une Mexicaine, Frida Kalho). Celui-ci, pour contraindre son modèle, « le plus timide qu'il ait jamais rencontré », témoigna-t-il, l'avait littéralement mis dos au mur. Lawrence, farouche, a une attitude de mauvais coucheur, le menton rentré, le regard qui passe de dessous les arcades sourcilières profondes, avec, sur l'image que j'ai choisie, une douce ironie consentie. Je sais pourquoi, en dépit de sa mine mal dégrossie et de ses façons drastiques, tant de femmes intelligentes et raffinées ont eu de l'affection, et même de la tendresse, pour cet homme qui resta toute sa vie, jusque dans les pages de *Lady Chatterley*, profondément attaché au peuple de la région minière des Midlands où il était né.

Ce qui à la première lecture apparaît comme des négligences de style, ou de ridicules exagérations, voire des naïvetés, est dû en vérité au fait que Lawrence écrivant est absolument dépourvu de surmoi. Pas le moindre soupçon de scrupule moral ou d'idéologie qui viendrait brider les sentiments et l'imagination. Au fur et à mesure qu'il acquiert la maturité, il semble que Lawrence ait eu pour règle que si le principe de réalité convainc de l'impossibilité de réaliser ses rêves, il ne faut surtout pas pour autant renoncer à ces rêves.

Les contrastes de sa personnalité, la finesse de son attention aux autres et la rudesse de son approche, son style qui associe un réalisme qui vous suffoque – comme si la scène primitive se rejouait là, sous vos yeux – et un lyrisme pur tiré des objets les plus prosaïques, Lawrence les a insufflés à toutes ses héroïnes, ses très nombreuses, omniprésentes, tumultueuses héroïnes, ces femmes modernes qui ne cèdent rien de leurs désirs ni de leur volonté et qui n'en sont pas moins traversées par l'inconscient de l'espèce. Des femmes libres comme jamais et néanmoins insatisfaites comme depuis toujours. Et Lawrence les fait agir et parler avec exactement la même absence de tabou qui caractérise son écriture. Certes, les luttes ne sont plus ce qu'elles étaient au temps des suffragettes qu'il fréquenta, mais si j'ai entrepris ce livre c'est parce que je crois que bien des contradictions qu'il a mises au jour continuent d'entraver nos consciences et font quelquefois toujours souffrir.

En 2009 parut une nouvelle traduction du *Serpent à plumes*, nécessaire dans la mesure où la première avait largement caviardé le texte original. Cela me donna l'occasion d'écrire un article sur ce roman. Il m'apparaît aujourd'hui que la phrase de conclusion constitue une bonne introduction à ce livre-ci : « A-t-on mesuré l'intuition géniale qui fut celle de Lawrence lorsqu'il suggéra dans

AIMER LAWRENCE

ses romans que l'évolution du monde était liée, non pas au changement de statut social des femmes – plate revendication féministe –, mais au plein accomplissement de leur jouissance sexuelle ? »



## L'AUSTRALIE

En novembre 1919, David Herbert Lawrence, alors âgé de trente-quatre ans, quitta l'Angleterre avec, pour destination, l'Italie, où il avait déjà séjourné à deux reprises peu de temps avant la guerre. Il traversa le pays de Turin à Florence et jusqu'à Capri, pour finalement s'installer quelque temps en Sicile. De là, il fit des incursions à Malte et en Sardaigne, puis répondit à une invitation qui le pressait de se rendre beaucoup plus loin, à Taos, au Nouveau-Mexique. Il s'embarqua à Naples en février 1922, en direction de Ceylan, qui lui déplut, avant de gagner l'Australie, où il resta à peine plus de trois mois, poursuivant son voyage vers la Nouvelle-Zélande et Tahiti, car il avait décidé, contre tous les avis, d'aborder le continent américain par la côte Ouest. Il débarqua à San Francisco le 4 septembre 1922, d'où il repartit en Pullman pour Lamy, au sud de

Santa Fe, atteignit enfin Taos par la route. Depuis le Nouveau-Mexique, il fit plusieurs séjours au Mexique, retourna en Europe, en revint. De nouveau en Angleterre en octobre 1925, il s'empessa de la quitter encore pour l'Italie, non sans être passé par Paris et Baden-Baden.

Au sujet de ce perpétuel passager zigzaguant à la surface du globe, on raconte que, lors d'une traversée, comme le navire était ballotté par une violente tempête, Lawrence prétendit rassurer son épouse Frieda terrorisée en déclarant : « Un bateau sur lequel je me trouve ne peut pas couler<sup>1</sup>. »

Quand je tombai sur cette anecdote, elle fit plus que m'amuser ; il me sembla qu'elle révélait l'exact lien de Lawrence au monde, à la vie, alors même que sa vie sur terre et pas seulement sur mer ne tenait qu'au fil de plus en plus ténu que la tuberculose n'avait pas encore rompu dans sa poitrine. Toutefois, je n'aurais pas su décrire ce lien. Je comprenais la phrase de Lawrence sans être vraiment capable d'en extraire la vérité.

Il y a quelques années, je me trouvais à Sydney, ville où, dans *Kangourou*, roman que Lawrence écrivit en Australie, arrivent avec leurs deux valises

---

1. Rapporté par Jeffrey Meyers in *D. H. Lawrence*, La Table ronde, 1992. Il s'agit de la biographie la mieux informée, sur laquelle je me suis principalement appuyée.

et un carton à chapeaux Richard Lovat Somers et son épouse Henriette<sup>1</sup>, doubles plus ou moins maquillés de D. H. Lawrence et de Frieda. Une alerte au feu se produisit dans l'hôtel où je logeais. Je me reposais dans ma chambre quand retentit une atroce voix synthétique assenant « *Fire! Fire!* » avant d'ordonner de faire ses bagages et de se tenir prêt. Cela à cinq ou six reprises, légèrement espacées, pendant lesquelles je restai couchée sans bouger. Tout simplement, je ne crus pas qu'il pût y avoir le feu. J'avais sans aucun doute au fond de moi quelque chose d'inscrit, dans le genre : « Un hôtel dans lequel je me trouve ne peut pas brûler. » Jusqu'à ce que la voix devienne vraiment impérieuse : « *Emergency! Emergency!* » Je me retrouvai alors dans l'escalier, à peine habillée, au milieu des autres pensionnaires, tous fin prêts et disciplinés, calmes comme doivent l'être des adultes responsables, et traînant leurs valises bien bouclées. Il s'avéra que c'était une fausse alerte.

Il m'est arrivé de raconter ce souvenir quand je voulais démontrer une nature résolument optimiste. Mais quand j'y repensai plus récemment, alors que je commençais à travailler au présent livre et parce que le mot de Lawrence me le remit

---

1. Dans la traduction française de Maurice Rancès (Gallimard), le prénom d'Harriet est traduit.

en mémoire, il m'apparut que cet optimisme têtue avait une racine profonde : celui qui traverse la tempête sans croire que celle-ci puisse l'engloutir (celle qui ne craint pas l'incendie dans un quartier, Walsh Bay en l'occurrence, où il n'est pas rare qu'il s'en déclenche dans les anciens entrepôts portuaires aménagés en salles de spectacle, hôtels ou restaurants) conçoit sa personne comme résolument indépendante des circonstances. En tant qu'être humain, il habite la terre, mais la marche de celle-ci ne saurait se confondre avec sa propre marche. On dira qu'il s'agit d'orgueil, si tel est le nom de cette conviction d'autant plus absolue qu'elle obéit à la logique de l'inconscient et à sa hiérarchie qui placent sa propre vie au-dessus d'un fait divers : on déplore la disparition d'un navire en mer, aucun rescapé ; les flammes ont ravagé l'un des plus charmants hôtels de Sydney, la sécurité est-elle en cause ? On a mieux à faire de son temps que de s'arrêter à ces péripéties. La terre tourne, agite les océans (provoque des courts-circuits qui parfois occasionnent des incendies, d'autres fois déclenchent intempestivement une alarme), tandis que l'orgueilleux va selon son propre rythme (ou reste au lit). D'avoir été un aussi grand voyageur, Lawrence avait pris le comportement de l'oiseau migrateur : né sur terre, il ne tournait toutefois ni à la même vitesse, ni dans le même sens qu'elle, et

pour échapper aux vicissitudes atmosphériques, prenait les saisons à rebours<sup>1</sup>.

À la fin de sa vie, c'était, au sens propre, les climats néfastes à sa maladie des poumons que l'oiseau migrateur Lawrence fuyait, au gré des convictions médicales de l'époque,— ou de celles de Frieda. Après avoir erré de Bandol et Port-Cros à Paris, de Barcelone et Palma de Majorque à Florence, Baden-Baden et Rottach, il mourut à Vence le 2 mars 1930. Enterré à Vence, il continua toutefois de voyager. Sa veuve fit transporter ses cendres à Taos, où elles demeurent.

En 1916, Lawrence n'avait pas encore bourlingué. L'Australie n'était pas encore en vue. Pour fuir Londres, tout à la fois les zeppelins qui bombardaient la ville, la persécution par les autorités qui lui reprochaient l'antimilitarisme exprimé dans son œuvre, la justice qui venait de condamner pour obscénité son quatrième roman, *L'Arc-en-ciel* (1915), et le dénuement dans lequel tout cela le plongeait, espérant aussi échapper, du fait de sa santé délicate, à la conscription, il alla se terrer en Cornouailles

---

1. « Je voudrais être un renard ou un oiseau, écrit Lawrence à un correspondant en 1918, mais mon idéal maintenant est d'avoir une caravane et un cheval et de bouger toujours, sans jamais avoir de voisin. »

où, avec Frieda, du fait de l'origine allemande de celle-ci (elle était née von Richthofen), ils furent ni plus ni moins suspectés d'être des espions<sup>1</sup>. Il assistait profondément affecté au naufrage de l'Europe et longtemps avant de pouvoir prendre la mer, avait, dans une lettre, utilisé la métaphore du bateau : « Je n'appartiens pas au navire, et je ne veux pas sombrer avec lui, si je puis faire autrement. Je ne veux plus participer à cette époque<sup>2</sup>. »

### *Grandes distances, espaces immenses*

Les romans de Lawrence contiennent beaucoup d'éléments empruntés à sa vie, introduits quelque-

---

1. Pendant leur séjour en Cornouailles en 1916 et 1917, les Lawrence avaient été soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Une partie de la population, qui voyait en Frieda une « Hun », comme elle l'écrivit, croyait qu'elle envoyait des signaux lumineux aux zeppelins ou qu'elle ravitaillait les sous-marins allemands. En fait, ce sont les Lawrence qui furent espionnés par les gardes-côtes, subirent des fouilles de la police et se sentirent à ce point persécutés que Lawrence demanda à son amie Lady Cynthia Asquith d'intervenir auprès d'un de ses amis à Scotland Yard pour que la surveillance soit relâchée. Les Lawrence furent expulsés de Cornouailles en octobre 1917 et contraints de rentrer à Londres.

2. Cité par Henry Miller, *Le Monde de D. H. Lawrence, une appréciation passionnée*, Buchet-Chastel, 1990.

fois de façon quasi simultanée à l'expérience. Paul Morel, personnage central de *Fils et Amants* (1913), Rupert Birkin, dans *Femmes amoureuses* (1920), partagent beaucoup de leur caractère et de faits de leur vie avec leur inventeur. (S'il n'était pas actuellement dédaigné, Lawrence devrait être considéré comme un « maître » de l'autofiction !) *Mr. Noon* (1920-1922<sup>1</sup> ?), qui s'inspire de sa fuite en 1912 avec Frieda qui abandonnait pour lui mari et enfants, ainsi que *Kangourou* (1923), sont sans doute les plus autobiographiques.

*Mr. Noon* contient des pages magnifiques où le héros, Gilbert Noon/Lawrence, échappé de son étriquée – aux sens moral et géographique – île natale, admire des paysages avec un tel sentiment d'élargissement de l'espace qu'il lui semble voir, alors qu'il contemple depuis un sommet la vallée de l'Isar, le panorama de l'Europe entière se déployer à ses pieds tout en faisant surgir sa

---

1. Le roman, inachevé, ne fut publié qu'en 1984 par Cambridge University Press. Lawrence le commença en mai 1920 et il se plaignait en juin 1922 de ce que le roman était toujours « à l'arrêt complet ». Il y travaillait de manière sporadique, en alternance avec *La Verge d'Aaron*, tout en relisant le tapuscrit puis les épreuves de *La Fille perdue* (qu'il venait d'achever) ainsi que les épreuves de *Femmes amoureuses*, et tout en rédigeant bien sûr divers essais et récits (dont *Sardaigne et Méditerranée*), des nouvelles et de nombreux poèmes...

géologie : « La pâle et verte rivière glacée serpentait depuis les lointaines Alpes et s'écoulait comme si elle descendait les longues marches des contreforts entre des bancs de sable rosâtre, en se faufilant entre les bois de sapins noirs. Les longues chaînes de montagnes brillaient dans le ciel et leur neige scintillait à l'horizon [...]. C'était un univers admirable, vibrant, lumineux et pour l'Anglais un monde immense et enchanteur. Le sentiment de l'espace le grisait. Il avait l'impression qu'il aurait pu marcher jusqu'à la lointaine et magique Russie orientale, ou bien vers le sud, jusqu'en Italie [...].

« Des lueurs et des ombres paraissaient courir depuis les vastes étendues de la Russie, une lumière jaune semblait venir d'Italie, l'Italie magique, après avoir traversé la grande concrétion alpine, tandis que les massives terres allemandes et la lointaine Scandinavie exhalaient une blancheur nordique, subarctique. De nombreux pays et peuples magiques, magnétiques et étranges s'alliaient pour former l'immense patchwork européen. » Et avec ce souffle de la litanie qui caractérise l'écriture de Lawrence, la vision hallucinatoire se poursuit : « Il vit l'Isar vert pâle descendre sinueusement vers lui avant de se diriger vers Munich, puis l'Autriche, le Danube et ses imposants méandres. Il contempla la route et eut l'impression qu'elle menait en Russie. Il ne se sen-

tait plus anglais. Son exclusive et étroite nationalité parut se décomposer en lui. Il aimait le monde dans sa multiplicité... »

Deux ans plus tard, dans *Kangourou*, Lawrence/Somers a cette fois entrepris un périple qui ne s'achèvera qu'à Vence, en 1930. Il est en train d'accomplir, au sens propre, un tour du monde. Il projette son corps bien au-delà de l'amplitude permise au corps humain, surtout à cette époque, surtout à un homme que la maladie contraindra de plus en plus à partir de 1925. *Il est entré dans l'espace du monde*. Car aucun pays ne peut en faire éprouver la sensation aussi bien que l'Australie. Depuis la côte sud, en Nouvelle-Galles du Sud, Lawrence écrit à Else, sœur aînée de sa femme : « L'Australie est un vaste et étrange pays. Elle donne l'impression d'être vide et inexplorée. Dès que la nuit commence à tomber, même les villes, même Sydney, qui est immense, commencent à apparaître irréelles, comme si elles n'étaient qu'un produit de l'imagination diurne et n'existaient pas la nuit. » Et à Katharine Throssell, elle-même romancière, et australienne : « J'ai aussi quelques raisons d'aimer l'Australie : sa beauté naturelle étrange, lointaine, et sa qualité d'éloignement qui a la pureté des origines et nous renvoie presque à l'âge carbonifère. Mais c'est trop loin pour moi.

Cela me semble hors d'atteinte. Plus loin que l'Égypte. J'ai l'impression que je glisse au bord d'un précipice, essayant de me raccrocher pour saisir son atmosphère et son esprit. Le pays m'échappe et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. »

De fait, un Européen en Australie ne peut pas être plus loin de chez lui, sauf à aller, ce qui est encore très improbable, sur la lune (mais peu de temps avant sa mort, Lawrence déclarait qu'il souhaitait presque « pouvoir aller sur la lune<sup>1</sup> »). De plus, ayant fait ce long voyage, traversé l'Asie et l'océan Indien, abordant une île qui est tout un pays et qui est grande comme un continent, l'Européen découvre que ce pays-continent est un anneau de villes littorales, bordé par trois océans, et qu'il n'enserme qu'une terre désertique, un vide immense. Entre eaux profondes et sable rouge, le voyageur avide de panoramas n'a plus à offrir à son regard que *l'immensité considérée en elle-même*.

Parmi la foulditude hâve et mal réveillée, que les *jetways* écoulent chaque jour, à chaque instant, dans les aéroports du monde entier, se trouve-t-il beaucoup d'êtres capables de ressentir, autrement

---

1. Cité par J. Meyers, *D. H. Lawrence, op. cit.*

que par la fatigue qui les tasse sur eux-mêmes, les fabuleuses distances parcourues par leur corps, qui devraient au contraire amplifier leur respiration, gonfler leurs membres d'une extraordinaire puissance ? Sont-ils nombreux les globe-trotters d'aujourd'hui, enrégimentés par l'industrie touristique, à se dire (plutôt que de se plaindre de courbatures) : « Mon corps vient d'absorber dix-sept mille kilomètres, il est plein des trois quarts d'un méridien ; mon mètre soixante – ou soixante-dix, ou quatre-vingt – s'est hissé à l'échelle du monde » ? Car il ne suffit pas de rapporter dans sa tête, ou dans la mémoire d'un appareil photo, de beaux souvenirs de tels voyages, il faut garder intacte la sensation du corps qui a tracé sa ligne dans l'espace au-delà de ses capacités naturelles.

J'étais, moi, rentrée exaltée de mon premier voyage en Australie, sorte d'Alice géante penchée sur la planète comme sur un objet à saisir. À l'inverse de ceux qui rapportent de leurs voyages des photographies, c'est-à-dire des images où l'espace est aplati, j'avais vécu ce voyage avant tout comme une expérience physique. J'avais tenté une fois de m'en expliquer en avançant que cette expérience était peut-être comparable à l'engendrement. On s'était bien moqué de moi ! Pourtant, ne s'agissait-il pas de témoigner d'un prolongement de son corps jusque dans des directions qui échappent

au regard, ainsi qu'une mère dont le fruit de ses entrailles se transporte un jour très loin d'elle ?

Lawrence, lui, donne d'emblée les raisons qui ont poussé Somers vers l'Australie et livre ses premières impressions. On peut penser qu'il partageait complètement les premières et en grande partie les secondes. Ces dernières se manifestent de façon très physique.

« En Europe, il avait décidé que tout était fini et réglé, que le rideau était tombé. Il fallait qu'il allât dans un pays neuf, le pays le plus neuf de tous, la jeune Australie [...] il avait contemplé Adélaïde et Melbourne, et il avait eu peur de cette terre vaste et inhabitée [...] l'air était étonnant, neuf et vierge, et les distances étaient longues. Mais ce qui l'effrayait, c'était la brousse, la brousse grise et brûlée. [...] Même les oiseaux assez rares semblaient être enfouis dans le silence, ainsi que dans un marécage. Elle attendait, attendait, la brousse semblait attendre. [...] Et maintenant, voici qu'il y avait quelque chose parmi les arbres, et ses cheveux commençaient à se dresser d'horreur sur sa tête. Il y avait là une présence. Il regarda les arbres étranges, blancs et morts, et jusque dans les profondeurs de la brousse. Rien ! rien du tout. [...] Ce devait être l'esprit de la brousse. [...] L'esprit attendait l'occasion, avec une vigilance terrible, attendant une fin

AIMER LAWRENCE

<i>Soumission des fils</i> .....	128
<i>La femme-enfant</i> .....	137
<i>Toutes ne sont pas mères</i> .....	142
<i>Les « consommées »</i> .....	147
<i>À la recherche du moi profond</i> .....	156
<i>« Comme la pluie sur la terre »</i> .....	162
<i>Des femmes sans culpabilité</i> .....	166
<i>Spoon</i> .....	176
<i>« Never mind »</i> .....	180
Ce que veulent les femmes .....	185
<i>Regrets</i> .....	188
<i>Innocence</i> .....	192
<i>Insatisfaction</i> .....	202
<i>« Pan, c'est tout »</i> .....	209
<i>Initiative</i> .....	214
<i>Enfin, Mellors</i> .....	216
<i>Jouir, enfin</i> .....	224
<i>Les Indiens</i> .....	234
<i>Primitivisme</i> .....	239
<i>Chacune son moricaud</i> .....	241
<i>L'attraction du bas</i> .....	247
<i>Un obscène petit monstre</i> .....	257
<i>Le mépris</i> .....	263
<i>Voir</i> .....	267
<i>Damnation des filles d'Ève</i> .....	271
Diamant noir .....	281
Bibliographie .....	297



Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000713.N001  
Dépôt légal : septembre 2017